Document generated on 08/05/2025 7:10 a.m.

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Lonergan, Michel Peterson, Pierre Rajotte and Catherine Voyer-Léger

Number 140, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79623ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Boivin, P., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Lamartine, T., Laplante, L., Lonergan, D., Peterson, M., Rajotte, P. & Voyer-Léger, C. (2015). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (140), 42–61.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

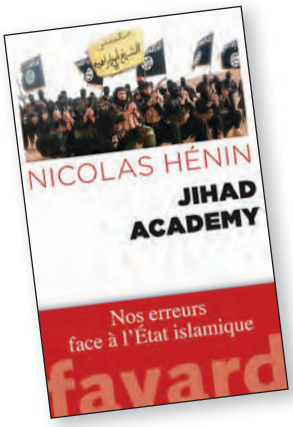
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Nicolas Hénin
JIHAD ACADEMY
NOS ERREURS FACE À L'ÉTAT ISLAMIQUE
Fayard, Paris, 2015, 251 p. ; 29,95 $

Depuis le début de la guerre civile en Syrie, certaines voix se font entendre en Occident selon lesquelles il faut renouer avec le bourreau de Damas, Bachar al-Assad, pour mieux contrer les radicaux islamiques, devenus un ennemi commun ; Nicolas Hénin s'inscrit en faux contre cette approche. Selon lui, le régime syrien n'a rien du « rempart laïc » et du protecteur des minorités qu'il prétend être : au contraire, c'est lui qui alimente les communautarismes depuis le déclenchement du Printemps arabe, cela afin de se présenter comme l'allié naturel d'un Occident naïf et manipulable.

Ce livre est une charge contre le régime syrien de Bachar al-Assad et les aveuglements de l'Occident dans sa politique au Moyen-Orient.

Nicolas Hénin n'est pas le dernier venu. Il a été journaliste en Irak et en Syrie durant nombre d'années, et un des rares otages des djihadistes à avoir été libérés. C'était en 2014 (l'auteur en fait peu état dans cet ouvrage).

Selon lui, c'est l'État syrien actuel, uniquement préoccupé par sa survie, qui a ni plus ni moins enfanté l'État islamique (EI), entre autres pour mieux étouffer la voix des démocrates et des pacifistes du Printemps arabe. À preuve, le régime syrien a en effet libéré de prison des intégristes, facilité leur déplacement, et a ainsi pu cyniquement s'afficher comme un moindre mal dans un monde arabe plongé en plein chaos.

À propos de l'EI, l'auteur écrit : « Il faut garder à l'esprit qu'il [Bachar al-Assad] n'a aucun intérêt à sa disparition, qui signifierait aussi la fin d'un épouvantail fort utile ».

Résultat : comme cela est trop souvent le cas dans cette partie du monde, les modérés sont marginalisés, et on se retrouve devant la situation binaire habituelle, soit un État dictatorial et illégitime, oligarchie ayant pillé les richesses du pays, et des combattants radicalisés à la mesure de la violence qu'ils subissent.

Ainsi laissés à eux-mêmes, marginalisés, les Sunnites notamment, en Irak, où ils sont minoritaires, comme en Syrie, où ils sont majoritaires mais dominés, n'ont presque aucun autre choix pour assurer leur sécurité que d'appuyer l'EI, pour trouver refuge « auprès du plus fort, celui qui montre les gros muscles et qui, aussi laid soit-il, donne l'impression d'être le plus en position de les protéger ».

L'histoire bégaie, déplore l'auteur : « […] au Moyen-Orient, l'Occident fabrique par ses propres erreurs son propre ennemi ». En somme, il contribue activement à constituer une *Jihad academy*… qui vient le hanter par la suite, contribuant à la radicalisation qu'il craint tant.

Comment se sortir de cette impasse ? Notamment, suggère Hénin, en arrêtant d'appuyer, à court terme, les dictatures au nom de la sécurité, comme nous le faisons en Égypte avec le régime al-Sissi, encore plus autoritaire que celui de Moubarak. Et en poursuivant résolument une vision à long terme, soit en appuyant un développement économique inclusif et les actions des vrais démocrates.

Yvan Cliche

Jacques Martineau
DU LAC SAINT-PIERRE AUX ÎLES MINGAN
CARNET D'ARCHIPELS
Septentrion, Québec, 2015, 72 p. ; 24,95 $

Les îles du fleuve Saint-Laurent nous fascineront toujours, peut-être parce qu'en soi, l'insularité représente une sorte d'exotisme lointain, alors que le fleuve semble au contraire si près de nous. Critique de livres, auteur (pensons à son excellent guide ***100 romans québécois qu'il faut lire***, Nota bene, 1994) et en outre dessinateur, Jacques Martineau a exploré cinq de ces archipels : les îles de Berthier, situées juste au nord des îles de Sorel, les îles du Pot à l'Eau-de-Vie et les Pèlerins, la région de la Grosse-Île et de l'Isle-aux-Grues, les îles côtoyant le Bic et enfin la Minganie. L'ouvrage comprend une cinquantaine d'aquarelles et de croquis produits par l'auteur, représentant des paysages, des maisonnettes aux toits rougeâtres, des fleurs et des oiseaux de différentes espèces.

D'emblée, Jacques Martineau parle de ces « îles où s'exprime en partie l'âme de notre fleuve » et les compare poétiquement à « des corbeilles de verdure ». Chacun des archipels est illustré brièvement, en quelques dessins. On apprécie particulièrement le rendu des bâtiments anciens et des maisons de la Grosse-Île. Puis on visite des lieux inconnus, puisque aucun débarquement n'y est autorisé : les îles du Pot à l'Eau-de-vie et les Pèlerins, à la hauteur de Kamouraska. Les aquarelles de Jacques Martineau permettent d'apprécier de loin un phare et une passerelle. Moins fréquentées, les îles de Mingan (dont les îles du

Pourquoi partir ?

« On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. » C'est avec cette citation du célèbre écrivain voyageur Nicolas Bouvier que Louis Jolicœur ouvre le récit qui relate son voyage de plusieurs mois, de l'Europe jusqu'en Inde, au milieu des années 1970, alors qu'il n'avait que dix-neuf ans. On pouvait alors s'attendre à retrouver dans ce récit une forme de décentrement, un intérêt pour les impératifs culturels mais aussi pour les hasards de la route et pour ces « non-lieux que le voyage tient pour nous dans sa manche », comme disait Bouvier. Jolicœur fait en effet la part belle à l'imprévu, à « ces égarements éphémères » et à « ces élans qui ne cessent de fluctuer, de battre au rythme des rencontres, de l'air ambiant ». Les vicissitudes du voyage (solitude, rencontres, traversées des frontières, maladies, doute, moments de plénitude, etc.) prennent parfois une dimension initiatique. À l'occasion, une pointe d'humour accentue l'aspect déstabilisant de certaines situations. Mais on ne retrouve pas vraiment chez Jolicœur cet « exercice de disparition » de soi qui faisait dire à Bouvier que ce n'est qu'une fois qu'on a renoncé à « ce moi qui fait obstacle à tout » que le voyageur écrivain peut alors accueillir en lui une réalité plus grande, celle du Monde, « parce que, de préciser Bouvier, quand vous n'y êtes plus, les choses viennent ». Chez Jolicœur, « l'essentiel [consiste plutôt à] s'ouvrir à l'autre, pour mieux se retrouver soi-même ». Cela dit, le lecteur pourrait chercher en vain le sens de cette longue errance que le jeune voyageur qualifie lui-même de « défi absurde ». « Après tous ces mois à parcourir l'Europe et l'Asie, écrit-il, je me demande encore pourquoi être parti : rien à fuir, rien à prouver sinon que j'allais pouvoir revenir, poussé par d'étranges mythes […] puis happé par le flux de la route, la beauté du mouvement, avançant au gré des lieux, des rencontres, selon les jours et les dispositions de l'âme. Et comme fil conducteur : le hasard. » En fait, Jolicœur parvient à faire revivre cette époque des années 1970, une époque sans Internet, sans cellulaire, au cours de laquelle, en voyage, on ne pouvait espérer obtenir des nouvelles de ses proches que par la correspondance qu'on reçoit aux PTT ; une époque marquée par « l'appel de l'Inde » et « le fou mirage des muses d'Orient, scintillant comme autant de rêves inassouvis ».

Certes, un voyage « se passe de motifs » et « ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même », affirmait Bouvier. Mais on aurait souhaité, en lisant ***Poste restante***, éprouver davantage « la route comme thérapie-choc », pour reprendre l'expression de Jolicœur. Au demeurant, l'intérêt des récits de voyage consiste généralement à prendre du recul à l'égard d'acquis culturels, voire à se désaliéner d'une façon ethnocentrée de se voir soi-même. Ici, la rencontre de l'Autre n'aboutit pas clairement à cette remise en question de soi (ou du Même) qui faisait dire à Nicolas Bouvier : « Si on ne laisse pas au voyage le droit de nous détruire un peu, autant rester chez soi ». À cela Jolicœur répondrait sans doute : à « chacun sa route » !

Pierre Rajotte

Louis Jolicœur
POSTE RESTANTE
L'instant même, Québec, 2015, 395 p. ; 32,95 $

Fantôme et au Marteau) offrent au regard du dessinateur des phares oubliés et de magnifiques monolithes géants en forme de pâtisseries : « meringues, choux à la crème, mille-feuilles, religieuses ».

Ce ***Carnet d'archipels*** ne prétend pas fournir de leçons d'histoire exhaustives. Mais il évoque fidèlement les beautés de ces lieux isolés. Dessinateur précis, Jacques Martineau fait preuve d'un excellent coup de crayon. Quiconque a visité ces îles reconnaîtra dans ces dessins colorés la même architecture d'un autre temps, les couleurs parfois flamboyantes, la faune et la flore (parmi les fleurs : la gesse maritime, la campanule à feuilles rondes, l'orpin rose), les paysages côtiers avec cette proximité de l'eau et des rivages. Le lecteur appréciera d'avoir accès à certaines îles inconnues ou difficilement accessibles. On regrette seulement la brièveté de ce beau petit livre qui ne contient pas de carte localisant ces archipels ; mais on se consolera en le regardant de nouveau.

Yves Laberge

David Lawday
TALLEYRAND
LE MAÎTRE DE NAPOLÉON
Trad. de l'anglais par Valérie Malfoy
Albin Michel, Paris, 2015, 493 p. ; 42,95 $

Il semble bien que l'énigme Talleyrand soit inoxydable. Que les biographes s'acharnent à la décoder s'ils s'en croient capables, jamais le personnage ne livre ses secrets. Du moins pas tous. Le portrait de Talleyrand que trace David Lawday insiste plus que d'autres sur sa vision prophétique de l'Europe, mais il laisse lui

aussi persister le mystère en ce qui a trait, par exemple, à la conception que ce génie de la diplomatie se faisait de l'honnêteté ou même de l'intérêt de la France. Cela fixe une première limite au travail de l'auteur ; il la partage avec, me semble-t-il, d'autres biographes de Talleyrand.

Il faut savoir gré à Lawday de nous avoir dispensés des notes infrapaginales que les auteurs en mal de cuirasse universitaire multiplient à plaisir. Il s'est plutôt fixé comme objectif d'offrir un texte abordable, fluide, détendu. Pour parvenir à ce résultat, il a cependant résumé, synthétisé, abrégé. Là où Lacour-Gayet nuançait et expliquait, Lawday se satisfait d'offrir ses verdicts en version précipitée. Lacour-Gayet remplit trois tomes de plus de 400 pages (***Talleyrand***, Payot, 1947), tandis que Lawday n'offre qu'un tiers de cette prose. On ne lui en ferait pas le reproche si cette brièveté (relative) ne le conduisait à des simplifications souvent discutables. Sous sa plume, Talleyrand perd de sa complexité, autant dire qu'on l'ampute de sa caractéristique essentielle.

Lawday aura eu le mérite d'entrevoir mieux que ses prédécesseurs les liens qui, malgré leur conflit tout récent, se nouaient déjà entre Londres et Washington. Certes, le siècle écoulé a rendu ostensibles les relations privilégiées qu'entretiennent les pays anglophones, mais le biographe a montré du flair en les pressentant dès leur première manifestation.

Talleyrand s'enrichit en vendant son habileté à tous les intérêts, il fit commerce de documents officiels confiés à sa garde, tout en prétendant avoir toujours servi les meilleurs intérêts de la France. Cela lui vaut une réputation sulfureuse ou pire. En revanche, il défendit la paix contre un Napoléon mégalomane et tyrannique et charpenta un équilibre européen qui, malgré tout, résista pendant un siècle. Là où Napoléon préparait la guerre, Talleyrand jetait les bases du libre-échange. Comment conciliait-il sa vénalité avec l'intérêt public, voilà ce qui, après comme avant Lawday, demeure opaque.

Laurent Laplante

Julian Barnes
PAR LA FENÊTRE
CHRONIQUES
Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin
Mercure de France, Paris, 2015,
315 p. ; 44,95 $

Le fait est plutôt inhabituel et mérite d'être souligné : ***Par la fenêtre***, de Julian Barnes, est initialement paru en 2012 chez deux éditeurs londoniens, Vintage Books et Jonathan Cape, sous deux titres distincts : ***Through the Window*** et ***A Life with Books***, la traduction française ayant repris intégralement le premier, le second livrant l'essentiel du propos du présent ouvrage. Auteur prolifique (plus de vingt livres regroupant romans, recueils de nouvelles, essais), Julian Barnes est un fin connaisseur, entre autres choses, des littératures anglaise, américaine et française, ce dont témoignent éloquemment les chroniques regroupées ici et initialement parues dans diverses publications : ***The Guardian, New York Review of Books, The New Yorker, London Review of Books***.

« La plupart des chroniques de ce livre parlent de fiction et des formes qui lui sont associées : le poème narratif, l'essai, la traduction. Comment la forme romanesque fonctionne, ou non. » Ayant vécu dans les livres, pour les livres, par et avec les livres – avant de pouvoir vivre grâce aux livres, comme il le précise d'entrée de jeu –, Julian Barnes se révèle un lecteur aussi rigoureux que généreux. Il sait saluer avec respect les auteurs qui ont contribué à façonner son sens critique et à développer son propre champ littéraire, sans jamais se départir de l'humour typiquement *british* qui en rend la lecture aussi divertissante qu'instructive. Entre deux chroniques, on se sent devenir complice d'une intelligence supérieure, ce qui accroît également le plaisir. Ce dernier tient à la façon dont Barnes aborde les œuvres et les auteurs auxquels il consacre ses chroniques. Sans jamais se départir de la posture critique indispensable à l'appréciation véritable des œuvres abordées ici, l'œil et la sensibilité de l'écrivain épousent chacune d'elles de l'intérieur en prenant tout à la fois en compte l'intention de l'auteur, sa démarche et l'époque dans laquelle il se situe. Parmi les auteurs revisités par Barnes, certains contribueront à souligner sa francophilie, d'autres son érudition et, enfin, son penchant pour la moquerie et l'ironie qui caractérisent également son écriture. Il parle notamment de Rudyard Kipling, Prosper Mérimée, George Orwell, Nicolas de Chamfort, Ford Madox Ford, Félix Fénéon, Michel Houellebecq, Ernest Hemingway, Lorie Moore et John Updike. Une affection toute particulière pour ce dernier traduit sans doute une complicité littéraire.

L'ouvrage se termine sur une note personnelle, ainsi qu'il l'avait fait dans l'un de ses derniers livres, ***Quand tout est déjà arrivé***, en relatant l'immense chagrin entraîné par la mort récente de sa conjointe.

Barnes conclut à nouveau sur le sentiment de perte qui l'habite en référant cette fois à un essai de Samuel Johnson, ***The Proper Means of Regulating Sorrow***, paru en 1750. Si le temps de suspension causé par la perte de l'être aimé est affreux, comme le souligne Johnson, on ne peut que se réjouir que Julian Barnes ait trouvé dans la voie de l'écriture une raison de vivre et de poursuivre une œuvre qui brille tout autant d'intelligence que de sensibilité.

Jean-Paul Beaumier

Jean-Daniel Lafond
UN DÉSIR D'AMÉRIQUE
FRAGMENTS NOMADES
Édito, Montréal, 2015, 342 p. ; 24,95 $

Lorsqu'il était consort vice-royal du Canada, Jean-Daniel Lafond a profité de ses nombreux déplacements officiels pour rédiger ces fragments autobiographiques sur sa vision du monde, ses films, ses voyages, ses opinions politiques ou son goût pour l'écriture introspective : « J'écris parce que je crois à la réalité supérieure de certaines formes d'association, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée ». Ses textes, brefs et parfois anecdotiques, sont présentés sans chronologie ; des souvenirs d'enfance de sa France natale resurgissent jusqu'aux dernières pages. Comme beaucoup d'Européens de sa génération, Jean-Daniel Lafond s'est pris d'affection pour le Québec au lendemain de la visite retentissante du général de Gaulle lors de l'Expo 67. Étudiant en philosophie, il est devenu, à 23 ans, un observateur engagé : « Mai 68 a marqué le moment d'une violente rupture dans ma vie ». Le style de Jean-Daniel Lafond se veut introspectif et réflexif ; il repense, par exemple, à son sentiment de solitude lors de ses premiers hivers montréalais, dès 1974 : « Je savais alors que mon passé était resté de l'autre côté de l'Atlantique, dans un continent chaud et douillet, inaccessible désormais ».

Ce « désir d'Amérique » permet de comprendre comment le cinéaste a élaboré plusieurs de ses films produits à l'Office national du film (*Voyage au bout de la route*, *La manière nègre*), souvent à partir d'une perception ou d'une intuition de jeunesse. À maints endroits, Jean-Daniel Lafond sent le besoin de se justifier, de se dédouaner, de préciser ses déclarations antérieures, par exemple à propos du référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec ; ne fuyant pas la polémique, il cite lui-même ses propres écrits de 1993 : « Alors, un Québec souverain ? Un Québec indépendant ? Oui, et j'applaudis des deux mains et je promets d'être de tous les défilés de toutes les Saint-Jean ». Puis, avec le recul, il ajoute dans ce livre : « Loin d'être une profession de foi séparatiste, ce que j'avançais était d'abord la reconnaissance de la primauté de la volonté populaire en cas de victoire du 'oui' à l'indépendance ». Puis, peut-être pour se distancier davantage de cette attitude ambiguë, Jean-Daniel Lafond rappelle la fameuse déclaration du premier ministre Jacques Parizeau, qu'il cite inexactement, en la réprouvant farouchement et plus d'une fois : « Par l'argent et les [*sic*] votes ethniques ».

Indéniablement, ces écrits intimistes contrastent avec les textes plus engagés de l'auteur. Palinodies ? Désaveu ? Regrets ? Rectificatifs ? Reniement ? À chacun de juger.

Yves Laberge

Jean Cimon
Dessins de Marc Boutin
LE TEMPS DE CHARLEVOIX
ESSAI HISTORIQUE
GID, Québec, 2015, 175 p. ; 29,95 $

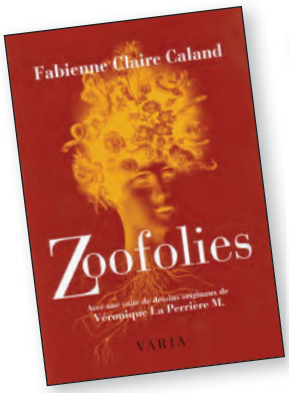
On sent dans les mots de l'urbaniste Jean Cimon et les dessins de Marc Boutin un attachement de longue date à la région de Charlevoix, à son patrimoine et à ses paysages « que l'on est en train de bulldozer et de marchandiser honteusement ». Leur « essai historique » s'ajoute à une longue liste d'ouvrages sur cette région méconnue. En se basant sur plusieurs sources, ils relatent à leur manière une histoire brève de Charlevoix, principalement des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

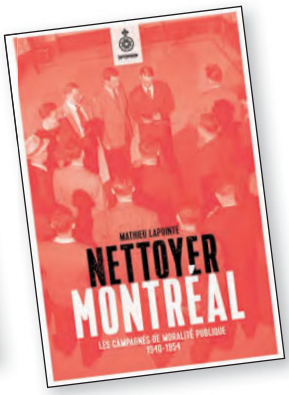
Le texte débute par des conseils pour visualiser l'astroblème, le cratère de Charlevoix, à partir du belvédère au sommet du mont du lac des Cygnes, tel qu'illustré par les croquis de Marc Boutin. Puis, Jean Cimon fait revivre l'époque coloniale, le « temps des Écossais » depuis l'installation de John Nairne à La Malbaie. Un peu comme une ébauche de roman historique, Jean Cimon imagine en dialogues une courte intrigue amoureuse entre la descendante du premier seigneur de La Malbaie et un Métis francophone nommé Augustin Blackburn. Les chapitres suivants racontent quelques moments représentatifs : l'âge d'or des goélettes à voiles au XIX^e^ siècle, l'empire de la famille Forget, l'époque des bateaux blancs qui assuraient la liaison entre Charlevoix et Chicoutimi, Tadoussac et la rive sud. Tout un chapitre porte sur l'Isle-aux-Coudres. On comprend que tous ces épisodes servent de base au plaidoyer contenu dans les quatre dernières pages pour valoriser la redécouverte de Charlevoix selon des procédés autrefois conçus sur mesure : le navire de croisière et le train.

Le style de Jean Cimon pèche par des questions soulevées et pas toujours résolues, par exemple à propos de la romancière Laure Conan : « Laure Conan aurait-elle une double personnalité ? » ; « Laure Conan serait-elle malheureuse d'être une femme ? » ; « Femme à la fois soumise et rebelle ? » ; « Comment expliquer sa fréquentation assidue des religieuses et des prêtres, elle qui se targue de n'avoir la 'vocation' ni du mariage ni de l'entrée en religion ? ».

En somme, ***Le temps de Charlevoix*** risque de laisser le lecteur sur sa faim, car il combine plusieurs genres (souvenirs d'enfance, évocation historique, généalogie, esquisse de roman historique, plaidoyer pour la sauvegarde du patrimoine) sans les approfondir suffisamment. Il existe déjà de nombreuses références exhaustives sur la riche histoire de Charlevoix ; ce livre hétéroclite ne remplacera pas ***Histoire de Charlevoix*** (PUL) de Normand Perron et Serge Gauthier ou ***Histoire de l'île aux Coudres*** (Lux) d'Alexis Mailloux.

Yves Laberge





Fabienne Claire Caland
ZOOFOLIES
Avec une suite de dessins originaux de Véronique La Perrière M.
Varia, Montréal, 2015, 393 p. ; 28,95 $

L'ouvrage pourrait revendiquer une filiation avec le Labyrinthe. Le lecteur y est entraîné, de méandres en lacis de liens symboliques, dans une suite de galeries peuplées de monstres et de héros fantastiques venus des âges antiques de l'humanité. Du sommet de l'Olympe aux profondeurs du royaume d'Hadès, on rencontre une pléthore de dieux et de demi-dieux, les bêtes mythiques Pégase, Cerbère, Dragon, Léviathan, Béhémoth et, surtout, ces êtres éminemment inquiétants, issus du croisement entre l'humain et l'animal, que sont les Minotaure, Érinyes, Golem, Méduse, Centaure, Sirène et Sphinge, pour n'en nommer que quelques-uns. À quoi tout cela rime-t-il ? À croire que cet univers de créatures imaginées n'a cessé de nous habiter et de nous inspirer, bien au-delà de la Renaissance et des Lumières.

Nombre de traditions, notamment grecque, romaine, juive et chrétienne, ont contribué à la prolifération de ces créatures imaginaires, dont on a néanmoins cherché, à travers les siècles, à cerner le mystère. Fabienne Claire Caland, quant à elle, puise dans les témoignages anciens et les œuvres plus récentes de l'art et de la littérature pour évoquer une prégnance. Se gardant d'interprétations qui pourraient s'avérer réductrices, l'auteure s'emploie à révéler les apparences sous lesquelles ont été présentées diverses figures mythiques et le rôle qu'elles ont joué à travers les époques et les contextes. Certains rapprochements paraissent plus triviaux, ainsi l'idée de créatures effrayantes pour combattre le mal se retrouve dans la science des vaccins. De même, dans l'arène politique, on a brandi Léviathan et Béhémoth pour nourrir la peur du chaos. D'autres évocations se révèlent toutefois plus poétiques : on apprend par exemple que les Nymphes sont capables de prendre la « forme furtive d'une brise imaginaire – ce vent léger, innocent, que les vierges, trop heureuses de s'abandonner à l'extase, se plaisent à prendre pour le souffle d'un ange sous lequel leur vertu a tôt fait de fondre comme cire sous le feu ».

Au final, un parcours érudit, non dépourvu d'une dimension ludique, à laquelle contribuent les textes fictionnels des auteurs invités, disséminés dans l'essai.

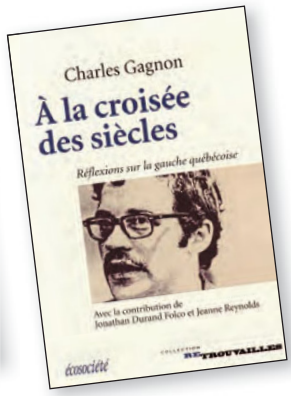
Gérald Baril

Mathieu Lapointe
NETTOYER MONTRÉAL
LES CAMPAGNES DE MORALITÉ PUBLIQUE 1940-1954
Septentrion, Québec, 2014, 399 p. ; 34,95 $

S'il évoque plusieurs commissions publiques tenues sur le territoire de la ville de Montréal, l'essai de Mathieu Lapointe porte surtout sur l'enquête du juge François Caron, de 1950 à 1953, et sur la campagne de moralité publique qui en est à l'origine.

Dans ses deux premiers chapitres, ***Nettoyer Montréal*** décrit la situation qui prévalait dans la métropole avant la période étudiée puis expose les bouleversements politiques, sociaux et culturels, réels ou appréhendés, engendrés par la Deuxième Guerre mondiale. Les chapitres trois et quatre examinent quant à eux d'une part le chassé-croisé des agitations et des mobilisations qui a mené à l'établissement d'une commission royale, l'enquête Cannon de 1944 sur les agissements de la police provinciale, et d'autre part les deux démarches infructueuses de la Ligue de vigilance sociale pour obtenir une enquête judiciaire sur la police de Montréal : ces deux tentatives ont été rejetées sous prétexte que les accusations déposées n'étaient pas assez précises. Entre alors en scène Me Pacifique (dit « Pax ») Plante, nommé directeur de l'escouade de la moralité de Montréal après avoir été suspendu de la police par le chef Albert Langlois pour insubordination. L'avocat monte un dossier d'accusations qui aboutit en 1950 à l'enquête du juge Caron sur l'immoralité publique et la corruption de la police montréalaise. Les journalistes Gérard Filion et André Laurendeau soutiennent alors à fond Pacifique Plante en publiant dans ***Le Devoir*** sa soixantaine d'articles sur la tolérance policière et la protection politique du vice commercialisé (prostitution, jeux et paris illégaux surtout) dans la métropole. Ces articles ont été publiés en brochure sous le titre de ***Montréal sous le règne de la pègre*** (1950).

Mathieu Lapointe retrace au chapitre cinq la formation du Comité de moralité publique (« CMP »), fondé d'abord pour soutenir l'enquête Caron, et commente l'action énergique des J.-Z.-Léon Patenaude (secrétaire-trésorier), Pierre Des Marais (président), Jean Drapeau (jeune assistant-procureur de Pax Plante)... D'autres noms importants de l'époque apparaissent ou réapparaissent sous la plume de l'essayiste : les évêques Joseph Charbonneau et Paul-Émile Léger (le futur cardinal), l'avocat français Jean-Joseph Penverne, l'économiste et intellectuel nationaliste François-Albert Angers, le président du conseil exécutif de Montréal Joseph-Omer Asselin, le ministre libéral T.-D. Bouchard, les chefs



politiques Maurice Duplessis et Adélard Godbout, les maires Camillien Houde et Adhémar Raynault… On mentionne aussi des groupes (l'Ordre de Jacques-Cartier, alias « La Patente », la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, la Ligue d'action civique, les Ligues du Sacré-Cœur…) et des périodiques (l'importante revue ***Relations***, ***Le Petit Journal***, le bulletin ***L'Action civique*** créé par le CMP, ***Le Clairon*** de Saint-Hyacinthe…). On parle du mouvement international de réforme morale, de l'effeuilleuse américaine Lili St-Cyr et, à plusieurs reprises, de la fermeture du ***Red Light*** en 1944… Résumés au chapitre six, les motifs et arguments du CMP et de leurs adversaires fusionnent malgré leur grande différence. La moralité publique et la moralité politique se renforcent.

Un dernier chapitre fait le bilan de l'enquête Caron dans son rapport de 231 pages : ses coûts (500 000 $), les accusations portées (au nombre de 63), les témoins entendus (373 au cours de 325 séances), ses blâmes contre le service de police et des membres du comité exécutif de la Ville, sa portée politique, ses embûches financières et ses obstructions judiciaires, le manque de vigilance des citoyens et des membres du conseil municipal, l'emprise de la pègre, la naissance de la Ligue d'action civique, qui allait devenir le parti politique de Jean Drapeau lors de son élection triomphale du 25 octobre 1954 à la mairie de Montréal.

Nettoyer Montréal est une étude fortement documentée qui utilise essentiellement une foule d'archives et d'imprimés dont la vaste bibliographie terminale fait état. Une pertinente iconographie, multiple et variée, accompagne le tout. Le Prix du livre politique de l'Assemblée nationale, qui récompense la qualité et l'originalité d'un ouvrage portant sur la politique québécoise, a été récemment attribué à l'auteur : voilà une distinction pleinement méritée.

Jean-Guy Hudon

Les services historiques Six-Associés (Catherine Ferland et Marie-Ève Ouellet)
DOCTEURS, GUÉRISSEURS ET FOSSOYEURS
LA MÉDECINE À QUÉBEC DU XVII^e AU XIX^e SIÈCLE
Septentrion, Québec, 2015, 124 p. ; 14,95 $

Les ouvrages d'histoire médicale ne sont pas légion au Québec. Ce guide de poche, assez substantiel, offre un bref survol de l'histoire des guérisseurs de la Nouvelle-France jusqu'aux médecins d'avant la Confédération. Il pourra aussi être utilisé comme circuit pédestre centré sur le Vieux-Québec, subdivisé en dix points de départ (« stations »), un peu comme les itinéraires de visites du fameux ***Guide Michelin***. C'est sa grande originalité. Comme on le sait, les édifices historiques ne racontent pas eux-mêmes leur histoire ; les guides de ce genre donnent des pistes précises pour saisir la richesse patrimoniale d'un quartier. Ici, les commentaires ne misent pas tant sur la beauté ou le grand âge des édifices décrits mais davantage sur le fait qu'il s'agit de lieux de mémoire témoignant de modes de vie révolus.

On en apprend beaucoup sur certaines dimensions insoupçonnées de notre histoire nationale : par exemple, sur les infections les plus fréquentes, les remèdes (souvent aggravants) et les traitements utilisés en 1860. À Québec, en 1750, les malades étaient si nombreux que l'Hôtel-Dieu était souvent bondé et que plusieurs patients ou militaires devaient loger chez l'habitant. Par ailleurs, Catherine Ferland et Marie-Ève Ouellet décrivent comment les enfants non désirés étaient déposés anonymement devant l'Hôtel-Dieu de Québec au début du XIX^e siècle, en l'absence d'orphelinats. Les cimetières étaient nombreux dans la Haute-Ville et certains d'entre eux, très anciens, remontent au Régime français, comme le cimetière des Picotés, situé près de l'Hôtel-Dieu et aménagé en 1701.

Du côté iconographique, les illustrations, bien que petites, sont judicieusement choisies ; on reconnaît dans un dessin de 1831 montrant « la cour des casernes de l'Artillerie » le site de la gigantesque redoute Dauphine, qui existe toujours en contrebas de l'actuel parc de l'Artillerie.

Pour préparer une visite scolaire qui ne se concentrera pas sur les boutiques de souvenirs, les enseignants apprécieront ce guide vivant qui valorise intelligemment les véritables attraits du Vieux-Québec.

Yves Laberge

Charles Gagnon avec la contribution de Jonathan Durand Folco et Jeanne Reynolds
À LA CROISÉE DES SIÈCLES
RÉFLEXIONS SUR LA GAUCHE QUÉBÉCOISE
Écosociété, Montréal, 2015, 270 p. ; 25 $

Le militant et intellectuel Charles Gagnon est mort en 2005, sans avoir eu droit à beaucoup de reconnaissance. La publication de certains de ses écrits jusqu'ici inédits pourrait à tout le moins mieux faire connaître son engagement et sa pensée.

Dans cet essai, dont la rédaction est interrompue en 2004 alors qu'il apprend être atteint d'un cancer incurable, Gagnon analyse la situation de la gauche au tournant du XXI^e siècle. Il en ressort comme message

Star du journalisme

La biographe n'a jamais rencontré Oriana Fallaci, célèbre journaliste et écrivaine italienne décédée en 2006, laquelle s'est d'ailleurs vivement opposée de son vivant à toute proposition de biographie. Le neveu héritier fera néanmoins appel à Cristina De Stefano pour raconter la vie et l'œuvre de celle que l'on surnomma la star du journalisme. De Stephano épluche les archives avec minutie, y découvre des inédits, scrute les écrits, articles, essais, romans, et recueille un nombre impressionnant de témoignages de tous horizons.

Le préambule nous invite dans l'avion qui ramène Oriana, atteinte d'un cancer en phase terminale, de New York, où elle a vécu une grande partie de sa vie, à Florence, sa ville natale. Puis la biographe remonte le temps jusqu'à la rencontre d'Edoardo Fallaci et de Tosca Cantini, parents d'Oriana née en 1929. Celle-ci leur vouera toute sa vie une admiration sans failles. De parents de condition modeste, mais politisés et cultivés – lecteurs, ils prénomment leur aînée en référence à la duchesse de Guermantes –, Oriana accompagnera dès quatorze ans son père antifasciste dans la résistance contre Mussolini. Expérience cruciale qu'elle n'oubliera jamais. Sa vie durant, elle placera le courage tant physique que moral au sommet des vertus.

De Stefano retrace sa carrière de journaliste, à son apogée dans les années 1960. Alors correspondante de guerre, Fallaci affronte le danger et réussit, là où plusieurs échouent, à interviewer des chefs d'État et d'importants personnages politiques. Ses articles traduits en plusieurs langues lui valent la notoriété mais aussi la controverse, car elle dérange, la Fallaci, elle n'hésite pas à confronter les grands de ce monde et, ne croyant pas au journalisme objectif, à prendre parti.

De Stefano fouille l'œuvre de l'auteure qui figure parmi les grands écrivains populaires italiens du XX^{e} siècle. Ses essais et recueils d'articles se rapportent à l'actualité internationale, à ses préoccupations et à ses engagements ; ses romans, eux, puisent dans sa vie privée. Les plus connus, ***Lettre à un enfant jamais né*** et ***Un homme***, transposent, pour l'un, la question de l'avortement à laquelle Fallaci a été personnellement confrontée, et pour l'autre, la vie du révolutionnaire grec Aléxandros Panagoúlis, le seul parmi ses nombreux amants avec qui elle a partagé son quotidien. À la fin de sa vie, Oriana Fallaci travaillera en retrait comme une forcenée, défiant le cancer qui la rongera pour terminer son roman familial, mais la mort vaincra.

Oriana, Une femme libre trace le portrait d'une femme passionnée, dont le nom évoque le succès professionnel, mais qui avoua avoir été malheureuse dans sa vie privée.

Pierrette Boivin

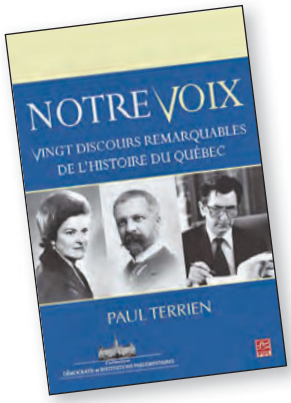
Cristina De Stefano
ORIANA
UNE FEMME LIBRE
Trad. de l'italien par Sophie Royère
Albin Michel, Paris, 2015, 327 p. ; 36,95 $

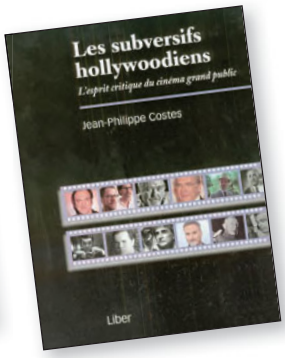
essentiel que « [l]a gauche québécoise doit sortir de sa torpeur, se reconstituer, reprendre la parole ». Pour l'ex-dirigeant de l'organisation En lutte !, cela signifie se remettre à la tâche d'élaborer un programme révolutionnaire adapté aux conditions d'aujourd'hui, en se dégageant notamment de l'emprise du Parti québécois et des formations syndicales pour qui le projet souverainiste passe avant le combat contre les inégalités et le saccage de la planète.

Autour de l'an 2000, Charles Gagnon constate la domination de l'idéologie néolibérale, à la faveur d'une expansion du capitalisme à l'échelle mondiale. Le pouvoir du capital s'est immiscé dans les consciences, au point de faire accepter comme une loi divine la nécessité d'un soi-disant équilibre budgétaire, au prix de déséquilibres sociaux de plus en plus douloureux, en particulier pour les moins bien nantis. Selon l'analyste de gauche, si une crise des finances publiques existe réellement, ce n'est pas parce que les salaires de la majorité sont trop élevés ou qu'on investit trop en santé et en éducation, c'est parce qu'une « couche de financiers parasitaires » impose une vision de l'économie à son avantage, sans égard aux conséquences désastreuses qui plombent la société. Ce constat est-il encore valable aujourd'hui ? Plus que jamais, malheureusement.

La fidélité de Charles Gagnon à ses idéaux révolutionnaires de jeunesse représente à elle seule une raison de se réjouir. Mais il y a plus. L'édition de ses écrits n'est pas un cri dans le désert et sa voix pourrait trouver une écoute dans le contexte québécois actuel. C'est en tout cas ce que donnent à penser les témoignages de Jonathan Durand Folco et de Jeanne Reynolds, qui complètent l'ouvrage en écho au texte de Gagnon.

Gérald Baril





Paul Terrien
NOTRE VOIX
VINGT DISCOURS REMARQUABLES DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC
Presses de l'Université Laval, Québec, 2014, 180 p. ; 24,95 $

Comme l'annonce l'auteur en introduction, ***Notre voix*** est « une distillation des 66 textes » de son recueil ***Les grands discours de l'histoire du Québec*** (2010), augmentée de 6 éléments « pour couvrir un plus large éventail de thèmes ». L'objectif de ce livre, dit-il, est d'offrir « un survol chronologique de notre histoire au moyen de discours ayant eu un retentissement important et illustrant les réalités politiques et sociales du moment ».

Le statut de la langue française au Québec et la pertinence de l'union fédérative canadienne sont ici des sujets récurrents. D'une part, en effet, on défend le droit des francophones de s'exprimer dans leur langue, au parlement (le député Michel-Eustache-Gabriel-Alain Chartier de Lotbinière, en 1793), en matière de foi religieuse (le chef nationaliste Henri Bourassa, en 1910) et au quotidien (le ministre Camille Laurin, en 1977) ; en 1988, le député Clifford Lincoln se prononce quant à lui contre la loi de l'affichage unilingue français dans la province. D'autre part, des parlementaires prennent parti pour ou contre la Confédération canadienne : les George-Étienne Cartier (en 1865), Pierre Elliott Trudeau (en 1980) et Brian Mulroney (en 1991) s'opposent ainsi à l'option antifédéraliste des Louis-Joseph Papineau (en 1867), Claude Charron (en 1975), René Lévesque (en 1977) et Jacques Parizeau (en 1994). On retrouve également dans ce débat, auquel prend part l'abbé Lionel Groulx (en 1937), la pensée fortement autonomiste de Maurice Duplessis (en 1942), de même que la courte mais vibrante affirmation de Robert Bourassa (en 1990) au sujet de la société distincte du Québec.

Sur un autre plan, soulignons l'inclusion d'un sermon de Jean-Jacques Lartigue, futur évêque de Montréal, qui prône l'indépendance de l'Église vis-à-vis du pouvoir politique tout en exhortant les Canadiens à la fidélité envers la Grande-Bretagne lors de la guerre de 1812-1814 contre les États-Unis : « […] soyez soumis à tous ceux qui vous gouvernent, quand même ils seraient injustes à votre égard, car c'est à la volonté de Dieu », va-t-il jusqu'à dire dans une envolée qu'aucun citoyen ne souffrirait sans doute d'entendre aujourd'hui. Si la conférence de 1846 du journaliste Étienne Parent sur la nécessité de « l'industrie […] comme moyen de conserver notre nationalité » est bien connue, il n'en va pas de même de celle de l'homme d'affaires montréalais Joseph Versailles visant, en 1921, à promouvoir chez les jeunes les carrières économiques et financières. Paul Terrien retient aussi le nom d'un autre tribun oublié, le député Albert Gervais, qui a brossé devant l'Assemblée législative, le 23 janvier 1964, un tableau fort instructif de l'évolution de l'éducation au Québec. Rares et peu concrétisées dans les archives québécoises, la voix des Premières nations et la contribution féminine au développement de notre société sont représentées par le bref mais parfois cinglant discours d'un chef micmac aux Français, au XVII[e] siècle, et par celui de la ministre Marie-Claire Kirkland-Casgrain militant au Parlement de Québec, en 1964, pour l'égalité des femmes devant la loi.

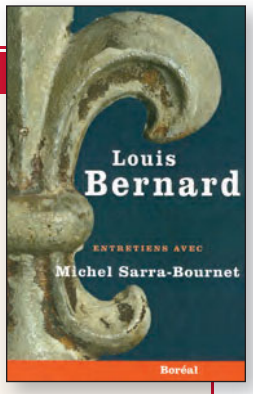
Chacun des vingt textes recueillis est précédé d'une succincte biographie de l'auteur et d'une mise en situation du discours, de la conférence ou du sermon prononcé. N'est pas inscrite cependant la référence bibliographique de ces « voix » politiques, sociales et religieuses qui, par ailleurs, n'ont pas toutes été débarrassées de leurs gênantes coquilles et autres anomalies ; et le lecteur aurait peut-être souhaité lire la version complète des interventions des orateurs plutôt que les seuls extraits donnés, dans la majorité des cas. Les discours de ***Notre voix*** donnent en revanche le goût de remonter aux 66 textes du recueil de 2010.

Jean-Guy Hudon

Jean-Philippe Costes
LES SUBVERSIFS HOLLYWOODIENS
L'ESPRIT CRITIQUE DU CINÉMA GRAND PUBLIC
Liber, Montréal, 2015, 490 p. ; 40 $

Critique de films et encyclopédiste sur Internet, Jean-Philippe Costes présente dans son premier livre (du moins sur papier) un florilège de 29 réalisateurs américains qu'il considère comme étant subversifs. Sa liste personnelle comprend des auteurs légendaires comme John Ford, Orson Welles et George Cukor, mais aussi plusieurs noms surfaits comme Quentin Tarantino, Brian De Palma ou les frères Coen. En quoi tous ces hommes de cinéma ont-ils défié les tabous de l'Amérique ? Chacun a procédé à sa manière. Ainsi, pour Douglas Sirk, Costes écrit : « Le sentimentalisme et les sanglots longs des violons ne sont plus des aberrations narratives mais des verres grossissants, plaqués sur des réalités que beaucoup ne veulent voir sous aucun prétexte ». Ailleurs, l'auteur interprète *La Mort aux trousses*

Entretiens sur la politique



L'homme qu'interroge Michel Sarra-Bournet mérite d'emblée cette attention. Son parcours, marquant autant que cohérent, permet à Louis Bernard de multiplier les angles d'observation sans l'éloigner des principes qui fondent son action. Les ingrédients de cette heureuse synthèse, Bernard s'offre à les identifier : d'une part, dit-il, une formation qui incite aux retouches orientées plutôt qu'aux virages brutaux ; d'autre part, dirait son curriculum, des tâches qui le mettent en contact avec une large gamme de défis sectoriels ou globaux. Preuve que cette combinaison d'atouts répondait aux besoins, plusieurs premiers ministres ont fait appel à lui, même s'il professait un credo politique différent du leur.

Devant une carrière aussi riche, chacun peut mettre l'accent où il le souhaite. Pour ma part, même si Michel Sarra-Bournet insiste peu sur cette facette, j'entretiens une admiration particulière pour le travail abattu par Bernard au profit de la minuscule opposition parlementaire du Parti québécois (PQ) au début des années 1970 : grâce aux dossiers de Bernard, une poignée de députés péquistes a souvent tenu la lourde majorité libérale hors d'équilibre. Du coup, on comprend pourquoi le troisième chapitre, consacré au parlementarisme québécois, est le plus vivant : les réponses de Bernard y sont courtes, concrètes, rationnelles et sa connaissance du terrain manifeste.

Constatons, par ailleurs, que, l'expérience aidant, Bernard assouplit sa propre profession de foi. Quand, par exemple, il évoque ses négociations avec les Innus, il déclare : « Après étude du dossier, j'ai constaté que, si on voulait avancer, il fallait transformer complètement la façon dont on négociait ». Petits pas peut-être, mais aussi virage. De même, lorsqu'il se prononce sur l'avenir du PQ, Bernard se range carrément dans le camp qui voit dans la souveraineté l'élément clé et presque unique. Réorientation radicale, on l'admettra. L'idéologie tolère la souplesse.

Sarra-Bournet mène ces entretiens avec intelligence et rigueur. Peut-être, cependant, aurait-il pu interroger Bernard plus particulièrement sur la détérioration qui affecte depuis une vingtaine d'années les mécanismes québécois d'aération et de consultation. Autant le Québec est inventif dans la création de passerelles entre la société et le gouvernement, autant il les laisse ensuite tomber en désuétude : mort des sommets socio-économiques, raréfaction des commissions d'enquête, agonie des conseils consultatifs, stérilisation des commissions parlementaires par le pouvoir exécutif, etc. On aurait aimé que Bernard commente ce dangereux élargissement du fossé entre le pouvoir politique et la société : la haute fonction publique, nettement plus professionnelle qu'au temps jadis, aurait-elle développé une allergie aux conseils venant de l'extérieur ? La question affleure, mais elle aurait mérité plus d'attention. Que Sarra-Bournet perçoive cette remarque non comme un reproche, mais comme un appel à récidiver.

Laurent Laplante

Entretiens avec Michel Sarra-Bournet
LOUIS BERNARD
Boréal, Montréal, 2015, 304 p. ; 27,95 $

(1959) d'Hitchcock comme une mise en garde contre les excès du maccarthysme et l'obsession anticommuniste.

Plus que la profondeur de l'analyse, c'est le style « branché » de Jean-Pierre Costes qui peut séduire par sa surabondance de références diverses ; parfois, on croirait lire les articles-fleuves parus naguère dans les ***Cahiers du cinéma***, ***Les Inrockuptibles*** ou ***Libération***. Il y a pourtant peu de jargon, seulement une verve et une passion sincère pour le cinéma. Le point faible du livre est sans doute d'inclure trop de réalisateurs au talent discutable aux côtés de véritables créateurs de génie. Par ailleurs, pourra-t-on apprécier ce livre sans avoir vu la plupart des (nombreux) films mentionnés tout au long de l'argumentation ? S'il est impossible d'avoir tout vu (et Costes fait quant à lui preuve d'une indéniable culture cinématographique), on suivra mieux les démonstrations si on connaît déjà bien le cinéma américain, car les films étudiés ne sont pas systématiquement résumés.

L'étiquette édulcorée de « subversion » ne signifie plus la même chose qu'à l'époque de la guerre froide. Être subversif dans l'Amérique du milieu du XX^{e} siècle pouvait tenir de l'exploit anticonformiste. Par ailleurs, on notera l'absence d'un chapitre sur Elia Kazan : fut-il dénonciateur ou délateur dans son chef-d'œuvre *Sur les quais* (*On The Waterfront*) ? Enfin, il faut rappeler que les plus grands subversifs de l'histoire du cinéma auront été européens : Luis Buñuel, Stalan Dudow, Pier Paolo Pasolini, ou encore le Géorgien Tenguiz Abouladzé, qui avait tourné *Le Repentir* (1984) contre vents et marées dans une URSS qui ne supportait pas la critique du totalitarisme. Pour un panorama mondial des cinéastes subversifs, il faudrait (re)lire ***Le cinéma, art subversif*** (Buchet-Chastel, 1977) d'Amos Vogel.

Yves Laberge